

sa propre finalité. Sensible et ténue, l'œuvre s'agrippe au cœur de quiconque y plonge avec sincérité, dévoilant ce que devenir vieux peut vouloir dire lorsque l'on survit à la terreur de perdre un enfant. Avec ce chant choral, Lalonde s'avance vers un lyrisme différent de ses œuvres précédentes sans éviter les mots, les coups, les impulsions et les traces de la douleur, faisant jaillir par le fait même ce qui provient de la résilience.

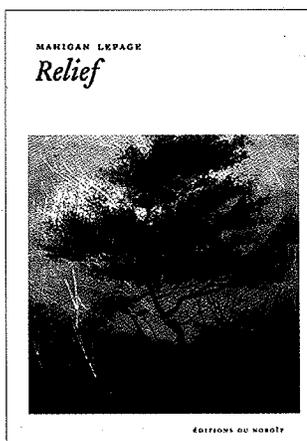
JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

MAHIGAN LEPAGE
Relief

Les Éditions du Noroît
Saint-Lambert
2011, 107 pages

La rareté de la grâce se décèle parfois à la manière de l'enfant qui retourne des galets pour laisser surgir en la réalité des mondes ensevelis sous la noirceur étanche de l'infini. Touchés par elle, certains livres dépouillent une miséricorde défaite qui anime les peurs humaines, poussant avec raison le lecteur à les éprouver dans l'ancre du cœur.

Relief de Mahigan Lepage est une œuvre de cet ordre. Écrite avec une maîtrise de l'image et du temps absolument désarmante, chaque page de ce livre profile une envie d'embrasser toute la réalité de l'existence par l'entremise d'un être, Romu, qui pourrait

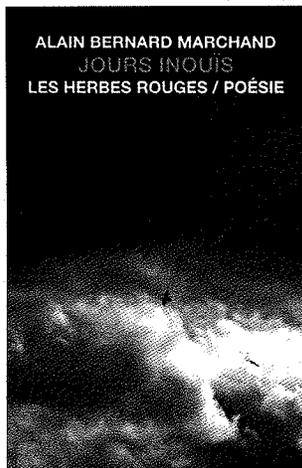


correspondre aux oubliés des villages égarés au creux de la beauté, ces endroits si blancs que la mémoire hésite à y résider. Romu marche, éventre les bois, entend le chant des machineries émerger de la fumée noire du diésel brûlé. Tombent au sol de cet univers gens, routes, campagnes ; tout se transperce à vif. La mélancolie atteint « le relief du plateau dans le vertige. » alors que « [l]es battements du cœur et de la terre se font plus lourds et plus rares ». Le livre défonce les saisons une à une et, « [p]étrifié de peur et de douleur – durci comme un arbre de roc au bord du précipice », le lecteur bascule avec Romu au bas d'une falaise découvrant l'origine. Aucun bruit n'arrive à couvrir le silence propre à la prose de Mahigan Lepage, chez qui la beauté revient au monde tandis que l'on apprend à la regarder sans douter d'elle.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

ALAIN BERNARD MARCHAND
Jours inouïs
Les Herbes rouges, Montréal
2011, 66 pages

Il est nécessaire de parvenir à couler le regard humain sur le vide qui éclate en l'imaginaire comme le crépitement d'un feu de campagne projeté en la nuit des zestes de lumières sauvages. C'est ce que les *Jours inouïs* d'Alain Bernard Marchand parviennent à profiler en ceux qui les traversent sans se retenir de les aimer. Ces poèmes au rythme sûr et aussi précis que l'élan même de l'horizon qui recouvre les limites du regard viennent enhardir le silence du réel qui se dépêche en chaque jour de l'existence. Par eux, la mémoire commune de l'humanité ne nous oublie pas, et ce, malgré qu'elle cède une place privilégiée aux images du



poète qui s'érigent devant nous comme une mosaïque dépareillée contre laquelle la beauté frôle le jour et la nuit. « Le vent entre dans les arbres en sève et en sort miraculé » alors que nous parvenons nous-mêmes à embrasser toute la réalité autour de nous. La mesure de l'espace et du temps comme un recours vient baliser le second volet de ce triptyque poétique et ancre en chaque poème qui le compose une idée vague de ce que serait un monde connu des autres et présenté à nous-mêmes pour entretenir l'envie de le découvrir. « Nous savons déjà que nous sommes d'un autre siècle » et nous nous accrochons, résolus, à l'envie de vivre qui épouse le cœur même du recueil. Se découvre alors le dernier lieu habité par le poète et il est possible de comprendre que « la fin sera aussi une aventure ».

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

> **Quand la presse ne suffit plus...**

LE DÉLIVRÉ

La lecture délivre, des libraires se livrent



> **Plus de 250 articles sur le livre et la lecture**

www.librairiemonet.com/blogue

Librairie **Monet**